



H.P.
LOVECRAFT

Celui qui hantait les ténèbres

Nouvelle

Présentée par *Michel Houellebecq*
Ecrivain, auteur d'un essai sur H.P. Lovecraft

Mise en scène et lue par *François Frapier*
Dominique Charpentier *Didier Nivord*

Vendredi 22 novembre 20h30
Médiathèque municipale Romorantin-Lanthenay

LOVECRAFT Howard Phillips.
(20 août 1890-15 mars 1937).

Nouvelliste et épistolier américain. Né et mort à Providence (Rhode Island)

Très tôt, Lovecraft se passionne pour Edgar Allan Poe et, suivant l'exemple de son maître, se lance dans la rédaction de nouvelles fantastiques, d'essais et de poésies.

Mais si certains de ses textes doivent beaucoup à Poe - *Je suis d'ailleurs* -, il parvient cependant à se dégager de cette influence en créant un univers littéraire très personnel relevant autant du fantastique que de la science-fiction où transparaissent son intérêt pour la connaissance scientifique (biologie, anthropologie, archéologie) ainsi que son matérialisme et son profond pessimisme quant à l'avenir de l'humanité et à sa place dans l'univers.

Les héros lovecraftiens affrontent, dans un combat inégal où ils perdront le plus souvent leur vie ou leur santé mentale, des créatures monstrueuses que l'on prend pour d'anciens dieux mais qui sont en fait des extraterrestres ayant colonisé la Terre il y a des millions d'années : la **Grand'Race**, capable,

par transmigration mentale, de voyager dans le temps *Dans l'abîme du temps*; les **Mi-Go**, venus de la planète Yuggoth, dans *Celui qui chuchotait dans les ténèbres*; **YogSothoth**, qui cherche à se croiser avec la famille dégénérée des **Whateley** dans *L'Abomination de Dunwich*; les **Anciens** de l'Antarctique dans *Les Montagnes hallucinées*; ou encore **Cthulhu**, enfermé dans sa cité de R'lyeh, au fond de l'océan Pacifique dans *L'Appel de Cthulhu*.

L'existence de ces effroyables entités est évoquée dans le **Necronomicon**, un livre maudit conservé à l'université du Miskatonic à Arkham, cité imaginaire de Nouvelle Angleterre, largement inspirée de la ville natale de Lovecraft.

Ces nouvelles, que l'on regroupe parfois sous l'appellation de «mythe de Cthulhu», ne doivent faire oublier ni la veine onirique de Lovecraft, représentée par des textes comme *À la recherche de Kadath*, qui reflètent souvent sa nostalgie du monde de l'enfance, ni sa gigantesque correspondance, estimée à près de cent mille lettres.

Joseph Altairac

in : *Le Nouveau dictionnaire des auteurs*, Laffont-Bompiani (Bouquins).

Michel Houellebecq, A propos de LOVECRAFT

Humains du XXe siècle finissant, ce cosmos désespéré est absolument le nôtre. Cet univers abject, où la peur s'étage en cercles concentriques jusqu'à l'innommable révélation, cet univers où notre seul destin imaginable est d'être *broyés* et *dévorés*, nous le reconnaissons absolument comme notre univers mental. Et, pour qui veut connaître l'état des mentalités par un coup de sonde rapide et précis, le succès de Lovecraft est déjà à soi seul un symptôme. Aujourd'hui plus que jamais, nous pouvons faire nôtre cette *déclaration de principe* qui ouvre *Arthur Jermyn* : « *La vie est une chose hideuse ; et à l'arrière-plan, derrière ce que nous en savons, apparaissent les lueurs d'une vérité démoniaque qui nous la rendent mille fois plus hideuse.* »

Le paradoxe est cependant que nous préférons cet univers, aussi hideux soit-il, à notre réalité. En cela, nous sommes absolument les lecteurs que Lovecraft attendait. Nous lisons ses contes exactement dans la même disposition d'esprit qui les lui a fait écrire. Satan ou Nyarlathothep, qu'importe, mais nous ne supporterons plus une minute supplémentaire de

réalisme. Et, s'il faut tout dire, Satan est un peu dévalué par ses rapports prolongés avec les détours honteux de nos péchés ordinaires.

Mieux vaut Nyarlathothep, froid, mauvais et inhumain comme la glace. *Subb-haqqua Nyarlathothep !*

On aperçoit bien pourquoi la lecture de Lovecraft constitue un paradoxal réconfort pour les âmes lasses de la vie. On peut en fait la conseiller à tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, en viennent à éprouver une véritable *aversion* pour la vie sous toutes ses formes. L'ébranlement nerveux provoqué par une première lecture est, dans certains cas, considérable. On sourit tout seul, on se met à fredonner des airs d'opérette. Le regard sur l'existence, en résumé, se modifie.

Depuis l'introduction du virus en France par Jacques Bergier, la progression du nombre de lecteurs a été considérable. Comme la plupart des contaminés, j'ai moi-même découvert HPL à l'âge de seize ans par l'intermédiaire d'un « ami ». Pour un choc, c'en fut un. Je ne savais pas que la littérature pouvait faire ça, Et, d'ailleurs, je n'en suis toujours pas persuadé. Il y a quelque chose de *pas vraiment littéraire* chez Lovecraft.

Pour s'en convaincre, on considérera tout d'abord qu'une bonne quinzaine d'écrivains (parmi lesquels on peut citer Frank Belknap Long, Robert Bloch, Lin Carter,

Fred Chappell, August Derleth, Donald Wandrei...) ont consacré tout ou partie de leur œuvre à développer et enrichir les mythes créés par HPL. Et cela non pas furtivement, à la dérobée, mais de manière absolument avouée.

La filiation est même systématiquement renforcée par l'emploi des mêmes *mots*, qui prennent ainsi une valeur incantatoire (les collines sauvages à l'ouest d'Arkham, la Miskatonic University, la cité d'Irem aux mille piliers..., R'lyeh, Sarnath, Dagon, Nyarlathothep... et par-dessus tout l'innommable, le blasphématoire *Necronomicon*, dont le nom ne peut être prononcé qu'à voix basse).

Iâ ! Iâ ! Shub-Niggurath ! la chèvre aux mille chevreaux !

A une époque qui valorise l'originalité comme valeur suprême dans les arts, le phénomène a de quoi surprendre. De fait, comme le souligne opportunément Francis Lacassin, rien de tel n'avait été enregistré depuis Homère et les chansons de geste médiévales. Nous avons ici affaire, il faut humblement le reconnaître, à ce qu'on appelle un « mythe fondateur ».

Créer un grand mythe populaire, c'est créer un rituel que le lecteur attend avec impatience, qu'il retrouve avec un plaisir grandissant, à chaque fois séduit par une nouvelle répétition en des termes légèrement différents, qu'il sent comme un nouvel approfondissement.

Présentées ainsi, les choses paraissent presque simples. Et pourtant, les réussites sont rares dans l'histoire de la littérature. Ce n'est guère plus facile, en réalité, que de créer une nouvelle religion.

(...)

L'oeuvre de Lovecraft se présente aujourd'hui à nous comme une imposante architecture baroque, étagée par paliers larges et somptueux, comme une succession de cercles concentriques autour d'un vortex d'horreur et d'émerveillement absolus.

- Premier cercle, le plus extérieur : la correspondance et les poèmes. Ne sont que partiellement publiés, encore plus partiellement traduits. La correspondance est, il est vrai, impressionnante : environ cent mille lettres, dont certaines de trente ou quarante pages. Quant aux poèmes, aucun recensement complet n'existe à ce jour.

- Un deuxième cercle comprendrait les nouvelles auxquelles Lovecraft a participé, soit que l'écriture ait été conçue dès le départ sous la forme d'une collaboration (comme avec Kenneth Sterling ou Robert Barlow), soit que Lovecraft ait fait bénéficier l'auteur de son travail de révision (exemples extrêmement nombreux ; l'importance de la collaboration de Lovecraft est

variable, allant parfois jusqu'à la réécriture complète du texte). On pourra y ajouter les nouvelles écrites par Derleth à partir de notes et fragments laissés par Lovecraft.

- Avec le troisième cercle, nous abordons les nouvelles effectivement écrites par Howard Phillips Lovecraft. Ici, évidemment, chaque mot compte ; l'ensemble est publié en français, et nous ne pouvons plus espérer qu'il s'agrandisse.

- Enfin, nous pouvons sans arbitraire délimiter un quatrième cercle, le coeur absolu du mythe HPL, constitué par ce que les lovecraftiens les plus rassis continuent d'appeler, comme malgré eux, les « grands textes ».

Je les cite par pur plaisir, avec leur date de composition :

L'appel de Ctulhu (1926)
La couleur tombée du ciel (1927)
L'abomination de Dunwich (1928)
Celui qui chuchotait dans les ténèbres (1930)
Les montagnes hallucinées (1931)
La maison de la sorcière (1932)
Le cauchemar d'Innsmouth (1932)
Dans l'abîme du temps (1934)

Sur l'ensemble de l'édifice conçu par HPL plane en outre, comme une atmosphère aux mouvances brumeuses, l'ombre étrange de sa propre personnalité. On pourra juger exagérée, voire morbide, l'ambiance de culte qui entoure le personnage, ses faits et gestes, ses moindres écrits. Mais on changera d'avis, je le garantis, dès qu'on se plongera dans les « grands textes ». A un homme qui vous apporte de pareils bienfaits, il est naturel de rendre un culte.

Les générations successives de lovecraftiens n'y ont pas manqué. Ainsi qu'il advient toujours, la figure du «reclus de Providence» est maintenant devenue presque aussi mythique que ses propres créations. Et, ce qui est spécialement merveilleux, toutes les tentatives de démystification ont *échoué*. Aucune biographie «serrée» n'a réussi à dissiper l'aura de pathétique étrangeté qui entoure le personnage. Et Sprague de Camp, au bout de cinq cents pages, doit avouer : «Je n'ai pas totalement compris qui était H.P. Lovecraft.» Quelle que soit la manière dont on l'envisage, Howard Phillips Lovecraft était vraiment un être humain *très* particulier.

L'oeuvre de Lovecraft est comparable à une gigantesque machine à rêver, d'une ampleur et d'une efficacité inouïes. Rien de tranquille ni de réservé dans sa

littérature ; l'impact sur la conscience du lecteur est d'une brutalité sauvage, effrayante ; et il ne se dissipe qu'avec une dangereuse lenteur. Entreprendre une relecture n'amène aucune modification notable ; sinon, éventuellement, d'en arriver à se demander : *comment fait-il ?*

Cette question n'a, dans le cas particulier de HPL, rien d'offensant ni de ridicule. En effet, ce qui caractérise son oeuvre par rapport à une oeuvre littéraire «normale», c'est que les disciples sentent qu'ils peuvent, au moins en théorie, en utilisant judicieusement les ingrédients indiqués par le maître, obtenir des résultats de qualité égale ou supérieure.

Personne n'a jamais sérieusement envisagé de continuer Proust. Lovecraft, si. Et il ne s'agit pas seulement d'une oeuvre seconde placée sous le signe de l'hommage ou de la parodie, mais, véritablement, d'une continuation. Ce qui est un cas unique dans l'histoire littéraire moderne.

Le rôle de *générateur de rêves* joué par HPL ne se limite d'ailleurs pas à la littérature. Son oeuvre, au moins autant que celle de R.E. Howard, quoique de manière plus sournoise, a apporté un profond renouveau au domaine de l'illustration fantastique. Même le rock, généralement prudent à

l'égard de la chose littéraire, a tenu à lui rendre hommage - un hommage de puissance à puissance, de mythologie à mythologie. Quant aux implications des écrits de Lovecraft dans le domaine de l'architecture ou du cinéma, elles apparaîtront immédiatement au lecteur sensible. Il s'agit, véritablement, d'un nouvel univers à construire.

D'où l'importance des briques de base, et des techniques d'assemblage. Pour prolonger l'impact.

Extrait de : H.P. Lovecraft, *contre le monde, contre la vie* / Michel Houellebecq, Le Rocher, 1991.

Michel Houellebecq

Né il y a 38 ans à la Réunion.

Parents divorcés, élevé par ses grands-parents : « des prolétaires vertueux, évidemment communistes ».

Fait l'Ecole d'agronomie de Paris (« parce que je ne voyais pas très bien quoi faire ») et tourne quelques court métrages. Puis travaille quelque temps dans l'informatique avant de trouver un emploi de fonctionnaire à l'Assemblée Nationale dont il se met en disponibilité dès que possible.

Ecrit depuis l'âge de treize ans, et en vers depuis celui de vingt ans.

Livres publiés :

- *H.P. Lovecraft, contre le monde, contre la vie*, essai. Le Rocher, 1991.
- *Rester vivant*, méthode. La Différence, 1991.
- *La Poursuite du bonheur*, poèmes. La Différence, 1992.
- *Extension du domaine de la lutte*, roman. Maurice Nadeau, 1994.
- *Le Sens du combat*, poèmes. Flammarion, 1996.

Michel Houellebecq, qui êtes-vous ?

Au lycée, je m'étais mis à écrire mes rêves, surtout des cauchemars, d'ailleurs. **Lovecraft** me fascinait. Mais je détruisais les textes au fur et à mesure. Et puis, vers l'âge de 20 ans, j'ai commencé à écrire en vers... Au départ, c'était presque un jeu de société. On improvisait, les choses allaient vite, on avait quelques minutes pour écrire et les gens donnaient tout de suite leur avis. La versification m'a beaucoup aidé, je me laissais guider, je ne savais jamais ce que j'allais écrire à l'avance et le résultat était meilleur. Comme dans le blues, le rythme guidait ce qui était dit. Si paradoxal que cela paraisse, j'utilisais l'alexandrin comme méthode d'écriture automatique. C'est là aussi que j'ai constaté que j'intéressais des gens ; pour moi c'était inédit. J'ai commencé à garder mes textes.

Tu avais l'intention de publier ?

Je n'y pensais pas. L'idée que l'écriture pourrait constituer une activité au sens fort du terme m'est

venue progressivement, en corollaire de l'échec de plus en plus patent de ma vie professionnelle. J'ai commencé par être refusé à tous les postes d'agronomes que je postulais. Je ne sais pas pourquoi. Je crois que je faisais mauvaise impression pendant l'entretien. Forcément, à l'occasion de cette recherche d'emploi, j'ai commencé à ressentir un certain agacement à l'égard de la société dans son ensemble. Si bien que lorsque j'ai finalement trouvé un boulot, dans l'informatique - et encore, uniquement par piston -, je partais sur de mauvaises bases, j'étais déjà mal disposé.

Tu as donc commencé par le chômage et tu es resté chômeur longtemps ?

Un an et demi. En plus, j'étais marié... Dans ce contexte difficile, j'ai cependant décidé de me reproduire... Comme un acte de foi... Si bien que pendant un certain temps, j'ai été père au foyer. Quand j'ai finalement trouvé du travail, je me suis fait tout de suite horriblement chier, et ça se voyait. Je n'aimais pas ce que je faisais, je n'aimais pas les gens qui m'entouraient. Dans le meilleur des cas, je restais un an dans une boîte. De plus, les anciens amis que j'avais gardés du temps de mes études devenaient de plus en plus amers. Je me suis rapidement rendu compte que les gens mentaient autour de moi. Tout le monde faisait semblant d'aller bien, de participer. Tout ça n'était qu'un jeu de rôles. Ce

n'était pas du tout la belle vie. J'ai commencé à faire une série de dépressions... Enfin, si on peut appeler ça comme ça. J'étais systématiquement diagnostiqué comme dépressif, mais dès les premières semaines d'arrêt maladie, j'allais nettement mieux. L'explication sociologique a donc tout de suite pris un certain poids. En même temps, je continuais à écrire. J'ai beaucoup écrit pendant mes déplacements professionnels, notamment mes premiers textes en prose, dont certains passages d'*Extension du domaine de la lutte*. Difficile de dire pourquoi j'écrivais ça. Je sentais que quelque chose n'allait pas, qu'il était important de le mettre noir sur blanc, mais je ne voyais pas pourquoi c'était important. (...)

Tu as commencé par écrire des poèmes, puis tu es passé au roman, à présent tu reviens avec un nouveau recueil de textes poétiques. Pourquoi privilégier l'écriture poétique ?

Il y a une première raison, c'est qu'un poème peut s'écrire très vite. Lorsque je travaillais dans la journée, je disposais de temps de liberté mentale relativement brefs. Une autre raison, c'est que les choses me viennent plus sous forme de fragments. Pour moi, il y a dans ce recueil de poèmes plusieurs romans potentiels. La découverte qui a vraiment changé ma vie, c'est lorsque j'arrivais à me mettre dans des états propres à écrire de la poésie, quand je me laissais envahir par le rythme,

j'arrivais à trouver des choses dont je ne soupçonnais pas l'existence en moi. Et ces choses se présentent d'abord sous forme de poème. Ensuite, il est certain qu'il y a des intuitions, des manières d'envisager le monde qui peuvent être explicitées dans un roman.

Entretien avec Marc Weitzmann
in *LES INROCKUPTIBLES* n° 56. Extraits.

Extension du domaine de la lutte est ton premier roman. Qu'est-ce qui a motivé ce choix après un recueil de poèmes ?

J'aimerais qu'il n'y ait aucune différence. Un recueil de poèmes devrait pouvoir être lu d'une traite, du début à la fin. De même un roman devrait pouvoir s'ouvrir à n'importe quelle page, et être lu indépendamment du contexte. Le contexte n'existe pas. Il est bon de se méfier du roman ; il ne faut pas se laisser piéger par l'histoire ; ni par le ton, ni par le style. De même, dans la vie quotidienne, il faut éviter de se laisser piéger par sa propre histoire - ou, plus insidieusement, par la personnalité qu'on imagine être la sienne. Il faut conquérir une certaine liberté lyrique ; un roman idéal devrait pouvoir comporter des passages

versifiés ou chantés.

Il pourrait aussi comporter des diagrammes scientifiques.

Oui, ce serait parfait. Il faudrait pouvoir tout mettre. Novalis, les romanciers allemands en général entendaient parvenir à une connaissance totale. C'était une erreur que de renoncer à cette ambition. Nous nous agitons comme des mouches écrasées ; il n'empêche que nous avons vocation à une connaissance totale.

Une première lecture psychologique peut être faite de ton récit, mais c'est son aspect sociologique qui marque après coup. S'agirait-il d'une œuvre à l'ambition moins littéraire que scientifique ?

Ce serait quand même beaucoup dire... Adolescent, j'étais en effet fasciné par les sciences - en particulier par les nouveaux concepts développés en mécanique quantique ; mais je ne crois pas avoir vraiment abordé la question dans mes écrits ; les conditions réelles de survie dans le monde m'ont sans doute trop accaparé. Je suis quand même surpris quand on me dit que j'effectue des portraits psychologiques réussis d'individus, de personnages ; c'est peut-être vrai, mais d'un autre côté j'ai souvent l'impression que les individus sont à peu près identiques, que ce

qu'ils appellent leur moi n'existe pas vraiment, et qu'il serait en un sens plus facile de définir un mouvement historique. Sur un plan plus littéraire, je ressens vivement la nécessité de deux approches complémentaires : le pathétique et le clinique. D'un côté la dissection, l'analyse à froid, l'humour ; de l'autre la participation émotive et lyrique, d'un lyrisme immédiat.

Entretien avec Christophe Duchâtelet
in ART PRESS n°199. Extraits.

Celui qui hantait les ténèbres

Extraits

Les personnes prudentes désireuses d'effectuer des recherches sur ce point hésiteront à remettre en question la conviction commune selon laquelle Robert Blake fut tué par la foudre ou par le profond choc nerveux que lui aurait causé une décharge électrique. Il est vrai que la fenêtre devant laquelle il se trouvait était intacte, mais la nature a déjà montré qu'elle était capable de plus d'une manifestation bizarre. L'expression de son visage pouvait sans doute avoir quelque origine musculaire, sans rapport avec tout ce qu'il aurait pu voir. Quant aux éléments de son journal intime, ils sont clairement le fait d'une imagination fantastique, réveillée par diverses superstitions locales et diverses affaires anciennes qu'il avait redécouvertes. Pour ce qui est des conditions anormales qui régnaient dans l'église abandonnée de Federal Hill, il ne faudra guère de temps à un observateur perspicace pour les attribuer à un certain charlatanisme, délibéré ou non, auquel, en partie du moins, Blake était secrètement lié.

(...)

Le jeune Blake était revenu à Providence au cours de l'hiver 1934-1935 et s'était installé au dernier étage d'un immeuble vénérable, au fond d'une cour envahie par les herbes qui donnait sur College Street - sur la crête d'une grande colline orientée vers l'est, près du campus de l'université Brown et derrière les bâtiments en marbre de la bibliothèque John Hay.

C'était un lieu agréable et plein de charme, au coeur d'une petite oasis de jardins qui avaient ce caractère que l'on trouvait jadis dans les villages.

(...)

De tous les monuments qui se dressaient à distance sur Federal Hill, c'est une église énorme et noire qui intriguait le plus Blake. Elle se détachait avec une netteté toute particulière à certaines heures de la journée et, au coucher du soleil, la grande tour et sa flèche pointue se découpèrent, sombres et menaçantes, contre le ciel embrasé. Cette église paraissait avoir été bâtie sur un terre-plein spécialement aménagé ; sa façade sévère et le côté nord que l'on apercevait de biais, le toit incliné et le haut des grandes fenêtres gothiques dominaient fièrement, en effet, l'entremêlement de faitages et de cheminées qui l'entourait. D'un aspect nettement sévère, voire austère, elle paraissait avoir été édifiée avec des pierres que depuis un siècle ou même davantage les fumées et les intempéries avaient dégradées et salies. Le style, autant que les jumelles permettaient d'en juger, était

une forme encore tout à fait expérimentale de ce gothique dont la renaissance avait précédé la manière noble mise à la mode par Upjohn et survécu aux lignes et aux proportions adoptées sous les règnes des rois George. Elle devait dater des alentours de 1810 ou de 1815.

Au printemps, une profonde agitation s'empara de Blake. Il s'était mis à écrire le roman auquel il songeait depuis longtemps - le thème principal en était la survivance supposée de la sorcellerie dans l'État du Maine - mais il était étrangement incapable de le faire avancer. De plus en plus souvent, il allait prendre place devant la fenêtre qui donnait vers l'ouest pour contempler la colline lointaine et sa noire et menaçante flèche que fuyaient les oiseaux. Quand les feuilles délicates se déplièrent sur les arbres des jardins, le monde s'emplit d'une beauté nouvelle mais l'agitation de Blake ne fit que croître. C'est alors que lui vint l'idée de traverser la ville et de grimper cette pente fabuleuse pour atteindre le monde ceint de fumées qui le faisait rêver.

C'est fin avril, à l'époque qui précède tout juste la nuit de Walpurgis, nuit vouée à l'ombre depuis toujours, que Blake fit son premier voyage dans l'inconnu. Suivant avec difficulté les rues sans fin de la ville basse et les mornes places laissées à l'abandon qui leur succédaient, il atteignit enfin l'avenue pentue, faite de marches usées qui avaient servi tout un siècle, de

porches doriens affaissés et de coupoles aux vitres sales. Il sentait qu'elle devait le mener, par-delà les brumes, au monde inaccessible qu'il devinait depuis longtemps. Il y avait dans cette rue de vieux panneaux bleu et blanc qui ne lui disaient rien. Au bout d'un moment, pourtant, il remarqua les visages singulièrement basanés des nombreux promeneurs tout comme les enseignes en caractères étrangers des curieuses boutiques qui s'ouvraient au pied d'immeubles bruns marqués par des décennies d'intempéries. Nulle part il ne retrouvait trace de ce qu'il avait vu de loin. Une fois, il se persuada à demi que le Federal Hill qu'il avait aperçu à distance n'était qu'un univers de rêve et qu'aucun être humain n'en foulerait jamais le sol vivant.

(...)

L'église abandonnée était dans un sérieux état de décrépitude. Quelques uns de ses grands piliers étaient tombés et plusieurs de ses délicats épis de façade gisaient à demi dissimulés par de hautes herbes jaunies. Les fenêtres gothiques, recouvertes de suie, n'étaient pas brisées pour la plupart, bien que de nombreux meneaux eussent disparu. Blake se demanda comment les vitraux aux couleurs indistinctes avaient pu survivre, étant donné les habitudes des petits garçons du monde entier. Les robustes portes étaient intactes et solidement verrouillées. Au sommet du latices, une grille de fer rouillée fermait complètement le terrain et sa porte - au sommet d'un escalier qui dominait la

grand place - était visiblement cadennassée. Le sentier qui menait de cette porte à l'édifice était complètement envahi par les herbes. Les lieux semblaient funèbrement livrés à la désolation et à la décomposition et, devant ces corniches sans oiseaux, ces murs noircis, sans lierre, Blake éprouva une impression vaguement sinistre qu'il n'aurait su définir.

(...)

La masse même de l'église l'oppressait à présent qu'il en était tout près, mais il se domina et continua d'en approcher pour tenter d'ouvrir l'un ou l'autre des trois grands portails de la façade. Comme ils étaient tous trois solidement fermés, il entreprit le tour complet de cette construction cyclopéenne, en quête de quelque ouverture moins importante et plus accessible. Il n'était toujours pas certain de vouloir pénétrer dans ce royaume de la désertion et de l'ombre, et pourtant, l'attrance qu'il éprouvait à l'égard de tant d'étrangereté le poussait à poursuivre comme un automate.

**H.P.Lovecraft. Oeuvres, T.1,
Robert Laffont, 1995 (Bouquins)**

LOVECRAFT à la médiathèque

Le Nécronomicon. - Nouv. éd.. - Paris : Belfond, 1996.

Ce recueil d'incantations magiques révélant l'existence, aux portes de notre monde, de dieux terrifiants fut révélé au public en 1922 par Howard Phillips Lovecraft. Ouvrage supposé rédigé en 730 avant Jésus-Christ à Damas, il fut interdit dans ses versions grecque et latine. Pure invention de Lovecraft ?

- *Oeuvres / Howard Phillips Lovecraft ; Ed. Francis Lacassin. - Paris : Robert Laffont, Cop. 1991. - 3 vol.. - (Bouquins)*

1 : *Les Mythes de Cthulhu, Légendes du mythe de Cthulhu, Premiers contes, L'art d'écrire selon Lovecraft*. 1995.

2 : *Le Monde du rêve, Parodies et pastiches, Les "collaborations" Lovecraft-Derleth, Rêve et réalité, Documents*. 1995.

3 : *Contes et nouvelles, L'Horreur dans le musée et autres révisions, Fungi de Yuggoth et autres poèmes fantastiques, Epouvante et surnaturel en littérature, Documents*. 1995.

- *H.P. Lovecraft : contre le monde, contre la vie* / Michel Houellebecq. - Monaco : Rocher, 1991. (Les Infréquentables)
- *Petite anthologie du fantastique* / Textes réunis par Michel Piquemal ; préf. Joëlle Wintrebert ; ill. Christian Louis. - Toulouse : SEDRAP, 1995. (Lecture en tête)
Contient : une nouvelle extraite de *L'Ombre venue de l'espace* de H.P. Lovecraft
- *L'Horreur dans le musée* / Nouvelles réunies par August Derleth ; traduction de Jacques Parsons... ; introduction de Francis Lacassin. - Paris : C. Bourgois, 1975. (Dans l'épouvante)
- *L'Ombre venue de l'espace : et autres contes* / H.P. Lovecraft et A. Derleth ; traduit de l'anglais par Jean Ferry ; préface... par Francis Lacassin. - Paris : C. Bourgois, 1983.
- *L'Amérique fantastique : de Poe à Lovecraft : anthologie* / établie et présentée par Jacques Finné ; traduction de Robert Benayoun, Georgette Camille, Gérard Colson, Jacques Finné[etc]. - Verviers : André Gérard, 1973.
- *Journal d'un monstre : et autres histoires de monstres* / [Bruno Vincent, Richard Matheson, H.

P. Lovecraft, Jacqueline Osterrath, etc.] ; choisies et présentées par Christian Grenier ; Gallimard, 1981. (Folio ; 218.Science-fiction)

- *Le Rôdeur devant le seuil* / H.P. Lovecraft et A. Derleth ; traduit de l'américain par Claude Gilbert ; préface... par Francis Lacassin. - Paris : C. Bourgois, 1983.
- *Lovecraft, archaïsme et modernité*, article de : Gilles Menegaldo (EUROPE 707, mars 1988).

La Médiathèque a déjà reçu

1993

Mai

Georges Méryllon
Thierry Fourneau
Ed. Cadex

Octobre

Pierre Autin-Grenier
Louis Dubost
Jean Le Mauve
Frasil

Novembre

Lecture Hermann Ungar
François Frapier

Décembre

Section jeunesse
Extraits de « Le monde entier m'attend »
Frasil

1994

Janvier

Lecture Benoît Auffret, François Garnier, Jean-Pierre Georges
Frasil
Atelier théâtre MJC

Mars

Ecrivains de l'ouest américain
Michel Valmary
Frasil

Avril

Jean-Marie Laclavetine
Thierry Guichard

Septembre

Bohumil Hrabal : « Fleur de Prague »
Cie du Hasard

Octobre

« Iles... paroles francophones »
Frasil

Novembre

Lecture Louis Calaferte
Cie Reflex-Son

Novembre

Pierre Gripari : « Les contes de la rue Broca »
Frasil

Novembre

Lecture Philippe Lacoche, Vincent Ravalec, Jackie Berroyer
En présence de D.Gautier du Dilettante
Frasil

1995

Janvier

Lecture François de Cornière
Atelier 360° de la MJC

Mars

Lecture Léon Werth
En présence de Viviane Hamy
Frasil

Mars

Eric Holder
Lecture par Nathalie Bauchet, Delphine Dufour, Jean Soumagnas

Avril

Jacques Borel
Classe 1° L du Lycée Claude de France

Avril

Section jeunesse
Lecture Jacques Prévert
par Nathalie Bauchet et Delphine Dufour

Septembre

Thierry Guichard : « Le Matricule des Anges »
Alain-Claude Gicquel : Contre-Vox
Jacques Serena
Lecture de Laurence Cazaux

Octobre

« Au fil... d'Ariane »
Lecture d'auteurs de l'antiquité
Frasil

Décembre

Didier Daeninckx et les Editions Verdier en présence de
Gérard Bobillier.
Frasil

Section jeunesse
Marie-Aude Murail. Chris Donner
Deux écrivains pour la jeunesse lus par les comédiens de
la compagnie Frasil

Février

Cabaret La Fontaine
Frasil

Mars

« Je vous croyais mort ! Enfin ce sera pour une autre fois.
Lecture du Journal de Jules Renard.
Théâtre Goblune.

Mars

Annie Saumont
Les Ambassades
Lecture : Nathalie Bauchet et Ratil Indart-Rougier

Avril

La Tentation de Saint Antoine de Flaubert
Lecture de Jean-Marie Villégier

Octobre

Théodore Balmoral. Revue de littérature
avec Thierry Bouchard, Jean-Pierre Chambon, Antoine Emaz
Lecture : François Frapier, Dominique Charpentier.

Section jeunesse
Catherine Certitude de Patrick Modiano
Sub³Théâtre

Novembre

H.P.Lovecraft, celui qui hantait les ténèbres
Lecture/mise en scène : François Frapier, Dominique Charpentier et
Didier Niverd
Avec Michel Houellebecq



H.P.
LOVECRAFT

Celui qui hantait les ténèbres

Nouvelle

Présentée par Michel Nouvelleberg
Ecrivain, auteur d'un essai sur H.P. Lovecraft

Mise en scène et Lue par François Frapier
Dominique Charpentier Didier Nivard

Vendredi 22 novembre 20h30
Médiathèque municipale Romorantin-Lanthenay

→ est-ce la dernière fois que j'ai mis une
à "Grand Papa Theobald" ?
De mon vivant, j'ai.

Mais on y revuote peut-être sur le bord.

Iâ! Iâ! C'Esthu fhtoa! (je plaisante).

Je n'ai content d'avoir écrit un livre sur Lovecraft,
mais je ne vois plus très bien pourquoi.

Ai-je réussi quand même à donner quelques indications
au public de Romorantin? Je l'espère.

Michel Nouvelleberg.